

Bonner Glucksmann
Elena Bonner Le Roman
André Glucksmann Le Roman
r Glucksmann Le Roman du Juif u
Le Roman du Juif universel
Bonner Glucksmann Le Roman
Glucksmann Le Roman du Juif ur



éditions du
ROCHER

VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des grands destins*

LE ROMAN DU JUIF UNIVERSEL

DES MÊMES AUTEURS

Elena Bonner

De mères en filles : Un siècle russe, Gallimard, 2002.

Un exil partagé, Le Seuil, 1986.

André Glucksmann (sélection d'ouvrages)

Les deux chemins de la philosophie, Plon, 2009.

Une rage d'enfant, Plon, 2006.

Le discours de la haine, Plon, 2004.

Dostoïevski à Manhattan, Robert Laffont, 2002.

La fêlure du monde, Flammarion, 1993.

Le XI^e commandement, Flammarion, 1992.

Silence, on tue (avec Thierry Wolton), Grasset, 1986.

Cynisme et passion, Grasset, 1981.

Les maîtres penseurs, Grasset, 1977.

La cuisinière et le mangeur d'hommes. Essai sur l'État, le marxisme, les camps de concentration, Le Seuil, 1975.

Le discours de la guerre (L'Herne, 1967), Grasset, 1979.

Galia Ackerman

Droits humains en Russie (collectif, Amnesty International), Autrement, 2010.

Tchernobyl, retour sur un désastre, Folio Gallimard, 2007.

Dictionnaire du communisme (collectif, sous la direction de Stéphane Courtois), Larousse, 2007.

Les Silences de Tchernobyl (avec Guillaume Grandazzi et Frédéric Lemarchand), Autrement, 2006.

Dissidences (collectif sous la direction de Chantal Delsol), PUF, 2005.

Tous les contributeurs de ce livre, Elena Bonner, André Glucksmann, Galia Ackerman et Sergueï Kovalev, ont contribué à *Hommage à Anna Politkovskaïa* (collectif), Buchet Chastel, 2007.

Elena Bonner
André Glucksmann

Le Roman du Juif universel

Propos recueillis et traduits
par Galia Ackerman

« Le roman des grands destins »
Collection dirigée par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN version papier : 978-2-268-07194-7

ISBN version pdf : 978-2-268-07681-2

« Le Juif, c'est la terre dont la fine couche pierreuse
recèle une ardente coulée de lave du spirituel. »

Ludwig Wittgenstein

En guise d'avant-propos

COMMENT CE LIVRE EST NÉ

Par Galia Ackerman

Le sort m'a donné le privilège de connaître personnellement beaucoup de grands de ce monde. Fin 1985, l'écrivain russe Vladimir Maximov me proposa de travailler à l'Internationale de la Résistance (dont il était le directeur exécutif), une organisation qui regroupait plusieurs associations d'émigrés politiques en provenance de pays totalitaires : Union soviétique, Cuba, Pologne, Chine, Cambodge, Vietnam, Bulgarie, etc. À l'époque, une partie de l'intelligentsia française était antitotalitaire et anticommuniste : les grandes « actions » que nous organisions jouissaient du soutien de personnalités telles que Eugène Ionesco, Elie Wiesel, Simone Veil, Yves Montand, Simone Signoret, André Glucksmann, Bernard-Henri Lévy, Milovan Djilas, Annie Kriegel, Branko Lazitch, Jean-François Revel, Pierre Daix, Marco Panella, Marek Halter et tant d'autres.

Au fil des années, André Glucksmann est devenu un ami proche. À l'époque soviétique, nous avons milité, avec nos amis dissidents Vladimir Boukovski, Léonid Pliouchtch, Edouard Kouznetsov, Alexandre Guinzbourg et d'autres, qui s'étaient retrouvés en Occident après de longues années passées en prison ou à subir des traitements psychiatriques forcés à l'asile. Nous nous sommes battus pour des prisonniers politiques détenus dans des camps soviétiques ; pour les libertés en URSS, notamment le droit à l'émigration (c'était l'époque des *refuzniks*, ces Juifs

soviétiques qui aspiraient à partir en Israël); pour la libération de l'académicien Andreï Sakharov, assigné à résidence à Gorki; pour le retour des Tatars de Crimée déportés de leur terre natale sous Staline; contre l'invasion soviétique de l'Afghanistan dont nous ressentons à ce jour les lourdes conséquences; et pour bien d'autres causes.

À la fin de la période gorbatchévienne et après l'éclatement de l'URSS, nous avons cru, pendant une courte période, que la Russie allait connaître un développement démocratique. À l'exception, peut-être, de ce grand pessimiste de Boukovski, nous étions tous éblouis par la liberté de la presse, par l'ouverture des archives, par l'ébullition d'une société avide de découvrir son passé et d'instaurer le multipartisme et l'économie de marché. Le combat que nous avons mené à l'époque soviétique semblait appartenir définitivement au passé. Beaucoup d'entre nous ont même « gobé », en 1993, l'assaut de la « Maison Blanche » (siège du Parlement) par des unités fidèles au président Eltsine pour mettre fin à l'insurrection des députés procommunistes. Nous ne savions pas que cet épisode marquait le début de la dérive autoritaire du régime russe. Ce fut ensuite la première guerre de Tchétchénie, déclenchée par le gouvernement de Moscou en 1994; les assassinats d'opposants ou de personnalités indépendantes comme Vladislav Listiev (1995) ou Galina Starovoïtova (1998); la distribution par le gouvernement des fleurons de l'industrie russe à une poignée de nouveaux riches; la réélection truquée du président Eltsine en 1996, pour ne citer que quelques grands événements marquants survenus avant même l'arrivée de Vladimir Poutine au pouvoir et qui incitèrent une partie des nôtres à déchanter.

André Glucksmann fut de ceux-là, particulièrement ému par la guerre qu'un petit peuple montagnard, les Tchétchènes, a livrée pour son indépendance, et indigné par la cruauté indicible de la répression russe. Ensemble, nous avons rencontré plusieurs officiels du gouvernement indépendantiste tchétchène de passage à Paris, rédigé des lettres, soutenu des réfugiés. Plus généralement, la maison d'André et de sa femme Fanfan – des passionnés de la

Russie de Pouchkine et de Soljenitsyne – fut et reste toujours ouverte aux opposants au régime de Poutine, aux Tchétchènes, aux intellectuels et journalistes russes, aux démocrates ukrainiens et géorgiens. À la différence de plusieurs autres personnalités médiatiques qui composèrent avec le régime russe ou se désintéressèrent de lui, André a gardé la flamme de sa jeunesse : il est toujours prêt à défendre les libertés en Russie, à soutenir les révolutions démocratiques dans les ex-républiques soviétiques, à clamer haut et fort son soutien à Mikhaïl Saakachvili, le président géorgien pro-occidental qui a réussi l'exploit de vaincre la corruption dans son petit pays et de braver « l'Empire du Nord » (son expression) ayant amputé à la Géorgie 20 % de son territoire. À ce jour, lorsque je fais la connaissance d'un Russe intéressant, je lui fais toujours rencontrer André. Par exemple, dès son premier séjour à Paris, en mai 2000, à l'occasion de la sortie en France de son premier livre – que j'ai traduit¹ –, j'ai amené chez André et Fanfan Anna Politkovskaïa, qui allait devenir elle aussi une chère amie.

J'aimerais mentionner encore un épisode qui me lie à André. En décembre 1999, j'ai participé à une petite « expédition » à Moscou. Nous étions sept : André Glucksmann, Bernard-Henri Lévy, Gilles Hertzog, Romain Goupil, Alexandre Guinzbourg, Barbara Spinelli (*La Stampa*) et moi. Nous nous sommes inscrits pour participer à une table ronde sur la Tchétchénie organisée par les *Moskovskiïe Novosti*, un journal influent de Moscou. Le 15 décembre, à mon initiative, nous nous sommes rendus au Centre Sakharov pour rencontrer des défenseurs des droits de l'homme ; et le lendemain, nous avons assisté à une conférence où étaient présents des officiels ainsi que des opposants à cette guerre. À l'époque, c'était encore possible ! Parmi les militaires présents se trouvait un personnage sinistre, premier chef adjoint de l'état-major russe, le général Valéri Manilov. Au petit déjeuner, juste avant d'aller à la table ronde, André m'avait prévenu : « Je vais leur faire une surprise. Quand je me lève, tu te lèves aussi et tu traduis ce que je dis. »

1. *Voyage en enfer*, Robert Laffont, 2000. (Toutes les notes sont de Galia Ackerman.)

Les Russes n'étaient pas trop enclins à nous donner la parole, même pour de courtes répliques. Finalement, Bernard-Henri arriva à prononcer un court discours enflammé. André Glucksmann en fit autant, mais, son temps de parole épuisé, ne se rassit pas. « Je propose une minute de silence à la mémoire des victimes civiles que, pendant ma brève intervention ici, l'armée russe a tuées à Grozny », lança Glucksmann à la salle subitement figée. Les nôtres se levèrent immédiatement, puis d'autres gens, certains tétanisés, se mirent debout. Manilov se leva péniblement, l'un des derniers. Ce fut un moment inoubliable : les officiels russes forcés d'honorer la mémoire des Tchétchènes tombés en défendant leur patrie ou simplement victimes des bombardements aveugles. Les caméras tournaient, la scène fut diffusée en direct sur les écrans de la Sainte Russie. Plus tard, ce même jour, Manilov proclama que c'était comme si Glucksmann l'avait violé. Tant pis, ce fut fait, et certains témoins s'en souviennent à ce jour !

*

C'est aussi grâce à Vladimir Maximov que j'ai rencontré Elena Bonner. Célèbre dissidente et épouse de l'académicien Andreï Sakharov – alors confiné dans la ville fermée de Gorki pour avoir protesté contre l'invasion de l'Afghanistan par l'URSS en 1979 –, elle était venue à Paris, au printemps 1986, pour plaider auprès de Jacques Chirac, nouvellement nommé Premier ministre, la cause de son mari. Maximov m'a demandé d'accompagner Elena Bonner à ce rendez-vous et d'assurer la traduction, s'il le fallait.

Ici, je dois faire un petit écart pour parler de Chirac. Je fus frappée à la fois par la détermination, l'intelligence et la folle énergie d'Elena et par la sensibilité non feinte du Premier ministre, qui l'écoutait les larmes aux yeux. L'entretien dura une heure, pendant laquelle Chirac, attentif et ému, posait des questions témoignant de sa bonne connaissance de la situation des droits de l'homme et des destins concrets de certains dissidents, sans pour autant s'engager à passer à l'offensive contre Gorbatchev pour forcer celui-ci à libérer Sakharov. Il faut dire que